

Se tenaient sur la grève à regarder les lames ;
« Ah ! disaient-ils, la mer est rude, le vent fort,
« Et le prêtre chez nous ne viendra pas encor ! »
Ensuite, ils reprenaient d'un air plein de tristesse :
« Ceux de Houad sont heureux ; ils ont toujours la messe. »
Et sans plus espérer, graves, silencieux,
Sur leur île jumelle ils attachaient les yeux :
« A genoux, dit soudain le chef. Voici qu'on hisse
« Le pavillon de Dieu : c'est l'heure de l'office. »
Alors vous auriez vu tous ces braves matelots
Ces femmes, ces enfants priant le long des flots...
Les îles se parlaient.

Certes, cette messe entendue de loin, ces prières passant par-dessus les vagues agitées, en face de l'infini des flots et de l'infini du ciel, voilà une « toile superbe, digne des plus grands maîtres ».

Pourquoi faut-il que l'auteur, élevé au milieu d'un peuple « monarchique, catholique et soldat », comme le disait un jour en Bretagne Napoléon III, ait perdu la plus belle part de son âme de breton, la foi catholique ? Du moins, il nous donne à tous le moyen d'éviter ce malheur :

Oh ! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église où tout enfant et d'une voix légère
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère,
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh ! ne la quittez pas !
Car une fois perdu dans ces capitales,
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
Repos, fraîche gaîté, tout y vient s'engloutir,
Et vous les maudissez sans en pouvoir sortir.